

SOUVENIRS D'UN

Pèlerinage à Rome

AU MOIS DE MAI 1877.

(Suite.)

Mes réflexions, à moi, avaient pris, je me hâte de le dire, une autre direction. Il y avait dans notre caravane d'admirables types de dévouement humble, des personnes de condition modeste, qui avaient économisé sou pour sou la somme [de 700 à 1000 francs] nécessaire pour aller s'agenouiller à Saint-Pierre et pour parcourir ensuite Rome et l'Italie en quatre semaines. Dans leur tranquille simplicité, il y avait une fierté de bon aloi qu'il fait bon d'étudier ; et sous leur joviale impatience se cachaient des trésors d'abnégation. Si j'étais poète, que de motifs j'aurais puisés là pour ma lyre ! Prête-moi la tienne, Victor Chrétien :

Puisque tous aujourd'hui, dans un honteux silence,
Laisent persécuter l'Eglise du Seigneur,
Et que la poésie, en lâchant sa balance,
S'endort comme un esclave aux genoux du vainqueur,

Moi, je veux me lever et parler, moi poète !...
J'élèverai ma voix, cette voix éperdue,
Ainsi qu'un lionceau déchiré par la faim,
Quand, à travers l'immense et terrible étendue,
Il appelle sa mère, et qu'elle accourt enfin...

Et vous vous lèverez, Seigneur, et vous viendrez !

J'écrirais un volume si je voulais dépeindre les mille incidents de notre course de quatre semaines : notre invasion de Paris ; la chaleureuse allocution qu'après la communion nous adressa, le 15, Mgr. Cartuyvels, dont les généreux accents vibrèrent sous les voûtes de Notre-Dame-des-Victoires comme un clairon sacré sonnant le signal du départ ; notre visite aux reliques des martyrs de la Commune, à Notre-Dame de Paris et rue de Sévres ; notre sortie de la ville des Communards, par la gare de Lyon, sous les auspices du comte et de la comtesse Werner de Mérode qui distribuaient à tous un exemplaire d'un livre sur les catacombes romaines, aux fouilles desquelles leur illustre frère a tant contribué ; enfin, notre route à travers la Savoie, dont l'annexion à la France a été une des causes principales de la révolution italienne, de l'évolution prussienne et de la dissolution de la puissance politique de la France. En contournant le lac du Bourget, dont les eaux limpides baignent les tombes désormais françaises des aïeux de la maison de Savoie, à Hautecombe, nous faisons de tristes réflexions sur tous ces événements, et, enthousiasmés par la splendeur que la nature revêt dans ce pays alpestre, notre gaieté se mélangeait insensiblement de notes plus graves. Le docteur, qui a ses jours de lyrisme [qui n'en a pas, au bord du Bourget ?], se mit à entonner le Lac de Lamartine :

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?...

Nous "fîmes vite" à Chambéry, [mais non à la façon du général Cialdini], car nous avons hâte de traverser le mont Cenis, pour jeter au plus tôt notre ancre à côté de la barque de Pierre. L'un d'entre nous [le dernier en mérite, moi, si vous voulez] alluma six bougies pour éclairer notre voiture à *giorno*, pendant les 30 minutes que dure le passage du tunnel ; puis notre vénérable ami, l'aumônier, récita tout haut le chapelet : nous répondions en chœur. C'est une façon très-agréable de faire cette traversée ennuyeuse. Je livre la recette aux esprits forts, qui auraient peur d'être asphyxiés par la fumée des remorqueurs ou par l'explosion des machines qui projettent des torrents d'air comprimé dans ce tube colossal long de 13 kilomètres, placé à 1290 mètres au-dessus du niveau de la mer, presque au niveau des neiges éternelles, que nous apercevions partout à l'horizon.

Nous étions en Italie et, désormais, des "ultramontains" dans toute la force du mot. Un formidable hurra sortit de notre convoi et se répercuta dans la vallée de Bardonnèche. Bientôt nous nous acheminâmes par l'admirable vallée de la Doire vers les fertiles plaines du Piémont et de la Lombardie, qui depuis deux mille cinq cents ans ont exercé tant de fascination sur les peuples "cismontains." Par ici ont passé les Gaulois, par là les Barbares, nos ancêtres ; dans cette direction se dresse comme une montagne des Alpes l'ombre gigantesque de Charlemagne, parti comme nous des bords de la Meuse et de l'Escaut. Les Francs ou, comme a dit, par une licence poétique, M. de Bornier :

La France dans ce siècle, eut deux grandes épées,
Deux glaives, l'un royal et l'autre féodal,
Dont les lames d'un flot divin furent trempées ;
L'une avait nom Joyeuse et l'autre Durandal...
Durandal avait conquis l'Espagne ;
Joyeuse a dompté le Lombard...

C'est par cette route qu'arrivèrent les Saxons d'Othon-le-Grand ; par celle-là sortit le Franconien Henri IV, en revenant de Canossa ; de ce côté sont entrées les armées de Charles-Quint commandées par notre comte de Lannoy ; là-bas vivent encore des contemporains de la descendance de Napoléon Bonaparte... Colonel, s'écria quelqu'un, d'une portière voisine et avec une voix de stentor, du haut de ces "pyramides" quarante siècles nous contemplant... Seul notre ami, le Vicaire, qui avait perdu sa valise dans le gare ou la bagarre de Paris, ne s'associait pas à la joie générale ; heureusement, il devait la retrouver à Modane, d'une façon inattendue. Mais n'anticipons pas : je vous raconterai la lamentable histoire du Vicaire et de sa valise.

A Turin, nous fîmes reçus avec la plus grande cordialité par la Société de la jeunesse catholique. Ma première préoccupation fut de courir à la recherche de Mgr. Margotti, l'éminent directeur de l'*Unità cattolica*, un des premiers polémistes de notre temps et, à coup sûr, le premier journaliste de l'Italie. Je m'honore d'avoir serré les mains de ce courageux et intelligent champion des plus grands